

DRACO HELVETICUS
SCHEUCHZER ET SAUSSURE:
DU MERVEILLEUX À L'ÉTUDE ETHNOLOGIQUE

CLAUDE REICHLER

En 1730 paraît à Amsterdam un ouvrage en quatre volumes intitulé *L'Etat et les délices de la Suisse*, compilation puisant à diverses sources, due au pasteur et homme de lettres bernois Johann-Georg Altmann. Deux sources sont indiquées dans le titre même: le livre du diplomate anglais Abraham Stanyan, *L'Etat de la Suisse, en 1714*; et celui du théologien et historien vaudois Abraham Ruchat, *Les Délices de la Suisse*, paru lui-même en 1714 à Leyde. Mais Altmann a utilisé plusieurs autres ouvrages, et notamment des chroniques des XVI^e et XVII^e siècles, ou encore, sur bien des points de géographie, de minéralogie, de botanique, bref pour tout ce qui relève de cette science composite qu'on appelait l'*Historia naturalis*, les *Itinera per Helvetiae alpinas regiones* qu'avait publiés Johann Jakob Scheuchzer, dans ce latin tardif qui était encore la langue commune des savants européens. Altmann rend d'ailleurs à Scheuchzer un hommage appuyé: on voit qu'il l'admire et qu'il éprouve pour son savoir une confiance immédiate et totale.

L'ouvrage d'Altmann, souvent cité ou copié par d'autres écrivains-voyageurs, servira longtemps de référence, au point qu'en 1764 un éditeur bâlois trouva utile de le republier. Altmann était mort en 1758; l'éditeur fit rafraîchir le livre pour répondre aux exigences nouvelles du public: mise à jour des indications sur les itinéraires, compléments historiques, révision des parties scientifiques... La préface met l'accent sur cette refonte en prenant distance avec certains aspects de la première édition, qu'elle traite, dans le langage propre aux Lumières, d'erreurs et de superstitions indignes d'un livre sérieux. Pour l'essentiel, ces erreurs et superstitions étaient concentrées dans deux chapitres supprimés en 1764: les chapitres VI et VII de la première partie. Le premier avait pour titre «Des dragons qui ont été vus dans la Suisse»; et le second, «Des géants que l'on assure que la Suisse a produits». Dans l'édition de 1730, ces chapitres étaient présentés avec la même objectivité que d'autres passages traitant des chamois ou des

cristaux¹. Ainsi, en l'espace d'une trentaine d'années, des objets ont été complètement déclassés, un savoir ancien a été dévalué: que s'est-il passé? Pour aborder cette question, il faut d'abord redécouvrir l'ouvrage de Scheuchzer d'où proviennent en fait les deux chapitres en cause.

UN FLOT DE TÉMOIGNAGES

Les *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, publiés au début du XVIII^e siècle en deux beaux volumes remplis de gravures et de cartes, constituent l'un des livres les plus importants pour l'histoire du voyage en Suisse pendant la période ancienne². Ils retracent les voyages effectués par l'auteur de 1702 à 1711 et sont présentés comme de véritables itinéraires, été après été et jour après jour, contenant la description des villes, leur histoire, des anecdotes sur les personnages rencontrés, la narration minutieuse des chemins empruntés (l'extraordinaire passage du Gothard inspirera d'autres guides). Les curiosités ne manquent pas, ni les antiquités, monuments, ruines et inscriptions. Cela n'était pas nouveau pour l'époque: il y avait des guides ou *Iter...* pour divers pays ou pour divers voyageurs (par exemple les moines parcourant l'Europe de couvent en couvent); et les récits de voyage en Italie ou en Orient, prodigues à la fois de souvenirs et de conseils, étaient déjà nombreux. C'est l'application de cette forme d'itinéraire à un parcours systématique de la Suisse qui était neuve.

Le chapitre sur les dragons figure au cinquième *Iter*, qui raconte le voyage de 1706³. En écrivant son chapitre, Scheuchzer n'a eu d'autre but, dit-il, que de faire une «description historique des dragons de la Suisse»⁴. Il procède par accumulation de témoignages, qu'il classe en les regroupant par cantons: dragons de Lucerne, de Zurich, de Schwytz, etc. Il note soigneusement les circonstances des récits, date et heure de la rencontre, nom et profession du ou des témoins; ceux-ci sont majoritairement des gens du peuple, et souvent des paysans ou des bûcherons qui ont rencontré des dragons durant leur travail aux champs ou dans la forêt. Parfois, ce sont des promeneurs, un soldat, un

¹ Altmann concluait son chap. VI par ces mots: «On ne peut s'empêcher de convenir qu'il n'y ait eu dans la Suisse de véritables dragons.» (*Op. cit.*, t. I, p. 101.) A l'appui de cette conviction, il donnait des témoignages récents, dont l'un datant de 1717.

² Il y eut probablement plusieurs éditions. J'ai consulté l'édition suivante: *Itinera per Helvetiae alpinas regiones...*, Pieter van der Aa, Leyde, 1723, 4 t. en 2 vol. Je remercie la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne d'avoir autorisé la reproduction de certaines gravures, et particulièrement M. Silvio Corsini, directeur de la Réserve précieuse, pour son aide bienveillante.

³ *Ibid.*, vol. II, t. III, p. 378-396.

⁴ Son travail est consacré à l'*Historia* et non à la *Fabula*, précise-t-il.

marchand ambulant, qu'un monstre surprend devant l'entrée d'une caverne ou au détour d'un chemin. Les récits sont généralement attestés par un personnage reconnu, un officier par exemple, ou le pasteur du village. Les descriptions, abondantes et détaillées, font une large place aux sentiments d'étonnement, d'incrédulité, de terreur, qu'ont éprouvés les témoins. En voici quelques exemples cités d'après le chapitre VI d'Altmann, qui traduit fidèlement Scheuchzer. Le premier, particulièrement spectaculaire, provient d'une observation faite à Lucerne par un certain Christophe Scheurer, avoyer :

Une certaine nuit que je contemplais la sérénité du ciel, je vis un dragon brillant prendre son vol, d'un coin d'un grand rocher du Mont Pilate; ses ailes étaient agitées avec beaucoup de vitesse. Son corps était long, de même que sa queue et son cou. Sa tête avait la figure de celle du serpent avec des dents; lorsqu'il volait, il sortait de son corps des étincelles semblables à celles que jette un fer rouge, quand les forgerons le frappent sur l'enclume. Je crus d'abord que c'était quelque météore, mais à force d'y réfléchir, je me persuadai que c'était un véritable dragon, tant par son agitation que par la constitution de ses membres.

En voici deux autres :

Jean Tinner, du bourg de Frumsen, dans la baronie d'Altensax, homme de probité, digne de foi, et qui est encore vivant, m'a affirmé avoir été il y a environ douze ans, vers la fin d'avril, sur la montagne de Frumsenberg, et y avoir vu dans un endroit nommé Hauwelen, un serpent horrible, la tête élevée sur différents plis tortueux que formait son corps, d'une couleur mêlée de gris et de noir, de la longueur de sept pieds pour le moins, avec une tête ressemblant à celle d'un chat et sans pieds; qu'il l'avait blessé d'un coup de mousquet et avait achevé de le tuer, avec l'aide de son frère Thomas Tinner. Il ajoutait qu'avant que ce serpent eût été tué, les habitants du voisinage se plaignaient de ce que les vaches se trouvaient souvent sans lait, comme si quelqu'un les avait traites, qu'on ne savait à quoi en attribuer la cause; mais que ce mal cessa alors.

Jean Bueler, de la paroisse de Sennwald, et membre du consistoire ecclésiastique, ayant été, il y a environ quinze ans, sur la montagne de Frumsenberg, et étant arrivé au lieu nommé Erlawald, auprès du ruisseau le Kalembach, y aperçut avec horreur un animal affreux et noir, qui sortait des broussailles. Il avait quatre pieds, mais peu élevés, et portait sur la tête une crête d'environ un demi-pied de haut. Il ne put pas observer toute la longueur du corps, parce que les broussailles en cachaient une partie⁵.

Mais Altmann ne traduit pas que Scheuchzer. Il rapporte des récits empruntés aux auteurs de la Renaissance, Gesner, Stumpf ou Wagner, telle l'histoire de cet homme valeureux qui parvint à tuer un dragon, mais fut infecté par le sang de l'animal tombé sur son bras nu, et en

⁵ J.-G. Altmann, *L'Etat et les délices de la Suisse*, op. cit., t. I, p. 84 passim. Voir plus loin, les fig. IV, I et II.

mourut. La même histoire est racontée par le naturaliste italien Ulisse Aldrovandi⁶, qui la cite d'après la *Chronique* de Stumpf. Aldrovandi explique ailleurs, toujours en se référant à Stumpf, comment les dragons parviennent à vivre dans les Alpes, régions de neiges perpétuelles, alors qu'il est notoire que ces animaux affectionnent les régions chaudes:

...quoniam in multis Alpium locis, quaedam antra meridiem respiciunt, quae calorem, et splendorum solis facile recipientia, Draconibus domicilia praestare possunt⁷.

Scheuchzer connaît évidemment toute cette littérature. Il a rarement recueilli lui-même les témoignages qu'il rapporte. Le récit du dragon volant de Lucerne vient du livre célèbre du jésuite Athanasius Kircher, *Mundus subterraneus*⁸, où il est présenté comme l'extrait d'une lettre reçue par l'auteur parmi de nombreuses autres. La même histoire est citée par Wagner dans son *Historia Naturalis Helvetiae*; et sans doute la retrouverait-on chez d'autres... Les anecdotes circulent de livre en livre et de siècle en siècle, tandis que leur accumulation fournit une sorte de réserve de récits, considérés comme des preuves du moment qu'ils ont reçu aval des érudits qui les rapportent. De plus, les règles de l'*exemplum* rhétorique, selon lesquelles la valeur symbolique et imagée d'un récit lui confère une force argumentative, ne sont pas étrangères aux exigences de la *probatio* scientifique (preuve et approbation).

⁶ Dans son *Historia serpentum et draconum* (Bologne, 1640), Aldrovandi commence son ouvrage par l'étude de l'étymologie de divers noms (serpens, salamandra, anguis, draco, etc.), puis aborde la rubrique « Forma et descriptio », comprenant l'anatomie, les mœurs, le coït, l'accouchement, avant de décrire, dans le livre second, la mythologie, les miracles, les prodiges et présages, les allégories. Il s'attarde longuement sur le caractère démoniaque des dragons, citant l'Apocalypse et les auteurs anciens.

⁷ «[...] la raison en est que, dans de nombreux endroits des Alpes, les cavernes regardent vers le midi, recevant aisément la chaleur et la magnificence du soleil, et pouvant alors offrir des domiciles aux dragons.» (*Ibid.*, p. 322.)

⁸ Athanasius Kircher, *Mundus subterraneus*, Amsterdam, 1665. L'ouvrage contient un chapitre intitulé « De draconibus subterraneis » où Scheuchzer a puisé librement, certes, pour y trouver des témoignages, mais aussi parce qu'il partage le même mode de construction du savoir (on y reviendra). Kircher est systématique dans sa présentation: avec les témoignages, il examine les doutes exprimés par les auteurs et indique les « autorités » (*auctoritates*, selon la tradition médiévale et renaissante) qui corroborent telle ou telle thèse; il mentionne les vestiges qu'on peut voir, tels ces os et ces griffes de dragons qui se trouvent dans le cabinet de curiosités du Cardinal Barberini à Rome; il cite d'innombrables auteurs, et notamment les érudits suisses de la Renaissance, Stumpf, Gesner, Eterlin. Sur Kircher, voir Joscelyn Godwin, *Athanasius Kircher, A Renaissance Man and the Quest for Knowledge*, Londres, Thames et Hudson, 1979.

UN SAVOIR BAROQUE

Qu'est-ce donc qu'un témoignage pour ces auteurs? Comment se mesure son degré de vérité? Quelle est la nature de l'objet qu'il décrit? On le voit bien chez Scheuchzer, un témoignage est reçu comme probant dès le moment où il est attesté par les auteurs revêtus de l'*auctoritas*. Mais la définition est parfaitement circulaire, puisque l'*auctoritas* est attribuée à l'ensemble des grands auteurs, à savoir ceux auxquels est reconnu un pouvoir d'attestation. Dans le domaine du savoir dont traite l'*Historia naturalis*, l'autorité est conférée à des auteurs comme Kircher ou Aldrovandi, Wagner ou Gesner, et avant eux, à la Renaissance, à quelques œuvres dont celles de Paracelse ou d'Ambroise Paré, auxquels on continue de se référer, même si c'est parfois pour les contester. Au-delà encore, la Bible et les ouvrages des Anciens, parmi lesquels essentiellement Pline et Aristote, constituent le cœur du système, relayés souvent par des compilateurs aujourd'hui inconnus. Comme Michel Foucault l'a rappelé, le texte et le monde ne sont pas distincts l'un de l'autre⁹, et le témoignage des choses vues n'acquiert une valeur scientifique qu'une fois confirmé par les *auctores*. Les fables et les mythes, de leur côté, sont de même nature que les choses parce qu'ils sont porteurs des mêmes significations. Dans toutes ses parties – plantes, animaux, rivières et montagnes, corps humain et voûte céleste – le monde est peuplé de signes et d'allégories. Tout est figure et préfiguration. Les dragons, êtres naturels produits d'étranges mélanges, sont aussi des manifestations du diable, inquiétants comme des présages sombres et mal lisibles. Aussi lorsque des paysans, dans une vallée reculée, meurent sans raison visible, ne manque-t-on pas d'attribuer la chose au fait qu'ils ont bu l'eau d'une source dans laquelle un dragon s'est plongé récemment. On comprend que les *auctores* soient indispensables dans tout processus de connaissance, puisqu'aucun fait ne peut être reconnu s'il n'est pas accompagné d'une interprétation, aucun être ne peut exister s'il n'est pas inscrit dans un système de renvois et de réminiscences.

Scheuchzer appartient encore à cet univers du savoir. Lorsqu'il vérifie un témoignage (ce qu'il fait régulièrement, en homme circonspect, comme d'autres avant lui le faisaient), ce n'est pas pour mettre en doute l'existence des dragons, c'est pour mieux en asseoir les preuves. Lorsqu'il récuse une histoire rapportée, ce n'est pas pour introduire une rupture dans la cohérence du monde et du texte, c'est pour distin-

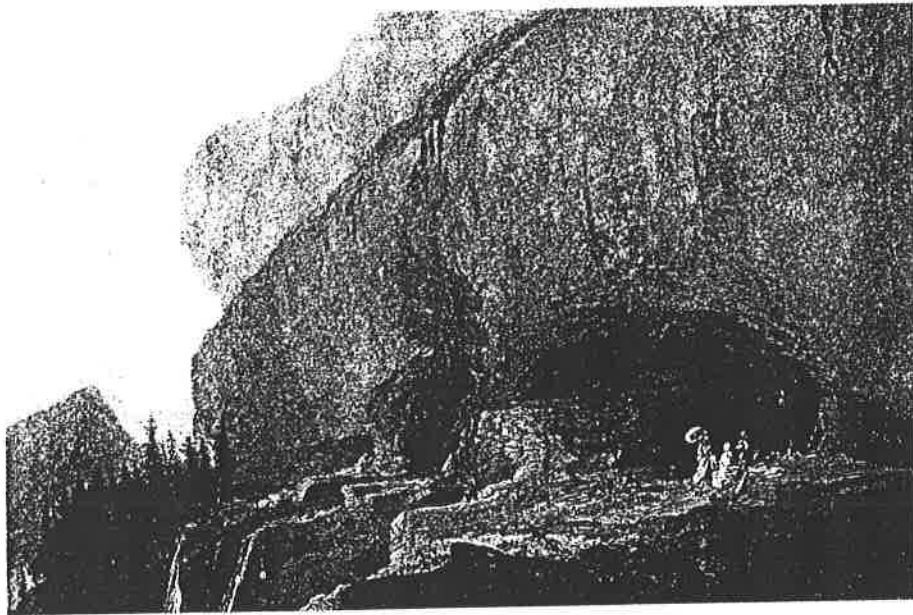
⁹ Voir notamment le chapitre « La prose du monde » dans *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966. On constate pourtant que la périodisation dans les changements qui ont marqué l'histoire naturelle, n'a pas la rigidité que lui donne Foucault, et que ce savoir est loin de présenter l'unité « épistémique » qu'il décrit dans *Les Mots et les choses*.

guer la parole populaire, aisément trompée, avide d'espairs et de craintes, de la structure de références contrôlée par l'*auctoritas*. Pourtant, on perçoit parfois chez lui des questions auxquelles son système de connaissance ne peut pas répondre. Il lui arrive de rejeter des témoignages par une argumentation qui sort de l'ordre de l'*auctoritas* pour en appeler à d'autres critères. Mais ce sont là des brèches peu apparentes dans un savoir qui reste dynamique puisqu'il ne cesse d'intégrer des éléments nouveaux et d'accumuler les marques de sa compétence sur les rayons des cabinets de curiosités.

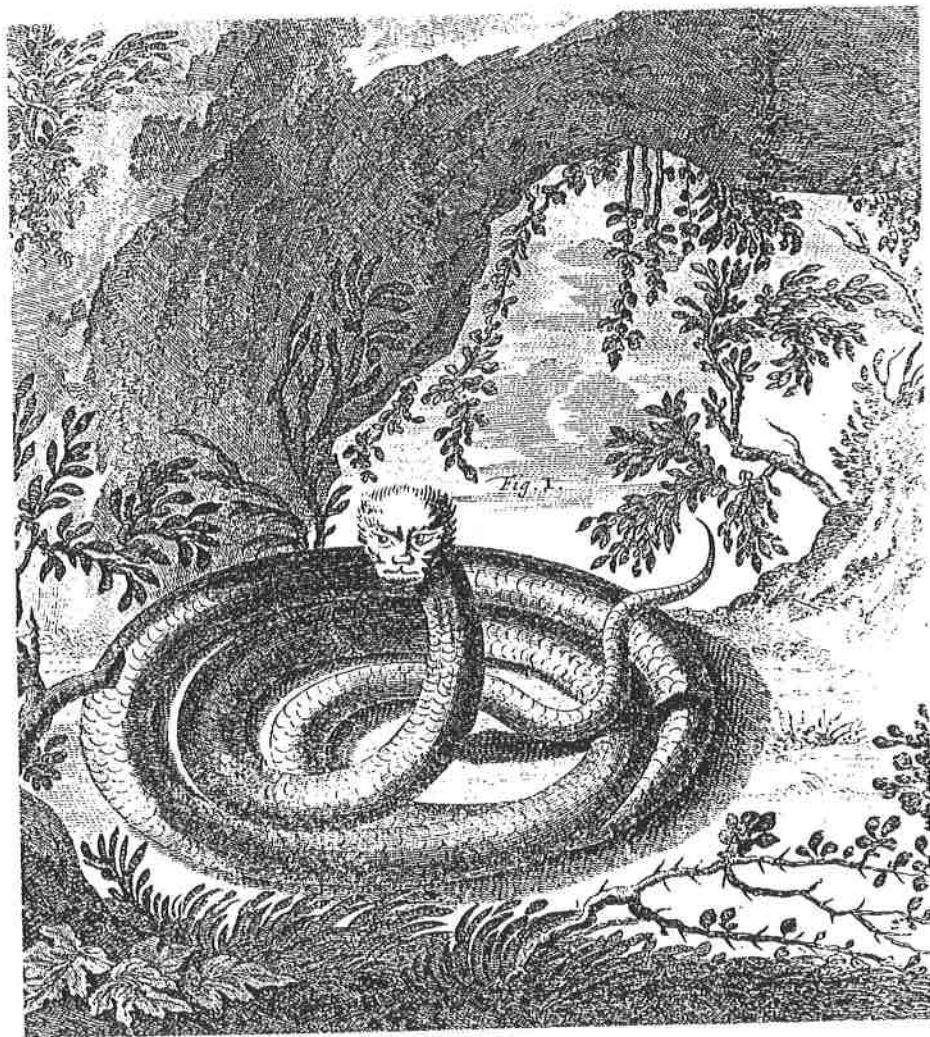
Scheuchzer est un des derniers représentants de ce savoir qu'on pourrait appeler baroque: excentrique et proliférant, recherchant l'allégorie et collectionnant la rareté, mu par le plus vif goût du merveilleux. Ainsi, rien ne passionne tant Scheuchzer que les fossiles. Il court les montagnes et les collections pour en découvrir. Il a pu voir des pétrifications de poissons marins, des plantes réduites à leur squelette dessiné dans la roche, et des monstres humains dont l'image immobile habite pour l'éternité des débris de hêtre aux linéaments tortueux. Il en donne la reproduction dans son livre intitulé *Herbarium diluvianum*¹⁰, à côté des fabuleuses dendrites, ces cristaux dans lesquels sont enfermées les images des choses: figures de graines, de mouches, d'anguilles minuscules, de feuilles, d'arbres et même de paysages tout entiers, représentant pour l'un un petit lac, avec un chalet et des arbres sur le rivage. Scheuchzer ne doute pas qu'on puisse trouver des dendrites contenant l'image d'une ville entière, ou de vastes montagnes. Il discute les diverses théories sur la formation de ces cristaux, et les explications qui ont pu être proposées de la présence de *représentations* ou de *figures* dans leur transparence¹¹. Il tient pour probable que les cristaux furent autrefois matière fluide; en se durcissant, ils ont capturé l'image qui se reflétait dans leur eau et nous l'ont conservée, comme des miroirs capables de retenir le temps, immobilisé dans leurs figements diaphanes. C'est bien pourquoi d'ailleurs les dendrites et les pétrifications sont si précieuses: elles gardent le témoignage d'un monde complet, celui d'avant le déluge, tel que Dieu l'avait créé. D'une certaine façon, ce sont des textes.

¹⁰ Paru lui aussi chez Pieter van der Aa, à Leyde, en 1723. Je donne quelques indications sur ce livre dans mon article «Voyageurs des siècles anciens», *Quarto*, Revue des Archives littéraires suisses, n° 9-10, Berne, à paraître (automne 1998).

¹¹ Ce problème intéresse fort Kircher, qui y consacre un chapitre de son *Mundus subterraneus*: «De admirandis Naturae pictricis operibus, formis, figuris, imaginibus quas in lapidibus et gemmis delineat, eorumque originibus et causis» (Des œuvres admirables de la Nature-peintre, formes, figures, images, qu'elle dessine dans les pierres et les gemmes, et de leurs origines et causes). La Nature est pour Kircher un prodigieux artiste qui peut tout représenter dans les pierres, jusqu'aux anges, aux saints, au Christ...



CASPAR WOLF, *Vue de la grotte de Saint Béat près du lac de Thoune*, 1776,
huile sur toile, 54 x 82 cm, Aarau, Aargauer Kunsthau.















IMAGES

Si le livre d'Altmann contient de nombreux récits pris chez Scheuchzer et quelques autres, il ne reproduit pas, en revanche, les merveilleuses gravures qui illustrent le cinquième *Iter*. Il y a onze planches représentant des dragons dans les *Itinera*. Le dragon volant et ceux qu'ont rencontrés Jean Tinner et Jean Bueler, dont j'ai cité les récits précédemment, figurent parmi ces planches (fig. IV, I et II). La mise en page en est remarquable: centrale pour le dragon volant détaché sur le ciel plus clair, et pour le dragon à crête; au tiers pour le serpent lové devant la caverne, dégageant l'arche et le ciel en arrière-plan; bi-centrée pour décrire l'effroi de la rencontre entre l'homme et le monstre (fig. VIII). Des escarpements rocheux, un relief accidenté, le rivage d'un lac, confèrent à l'une ou l'autre un caractère alpin. De plus, le bûcheron portant une barbe frisée et vêtu d'un costume campagnard est typiquement un paysan de la Suisse primitive (fig. VIII)... La végétation est traitée admirablement; arbres, buissons, fougères, et jusqu'aux herbes du chemin sont minutieusement dessinés et permettent à l'artiste de structurer les plans et de distribuer dramatiquement la lumière. Dans toutes les gravures, la végétation est présentée avec ce même soin. Dans la figure XI, elle est proliférante, presque luxuriante par la variété des masses et des feuillages (on y reconnaît des sapins). Ailleurs, on verra dans le lointain d'une sorte de désert, de peu helvétiques palmiers: sans doute l'artiste a-t-il voulu indiquer l'origine tropicale de la bête qui déploie au premier plan son cou puissant et les volutes de sa queue interminable (fig. VI). On est saisi par la variété et le dynamisme des figures, toutes composées différemment. Voici le grand chemin, qui fait un large virage en épousant la configuration montagneuse du terrain, et devant lequel apparaît en pleine lumière une créature étrange qui vous fixe de ses yeux ronds (fig. IX); et voici un taillis serré, décor de pleine nature qui s'ouvre un instant pour donner passage au monstre sortant du fourré, comme arrêté dans son déplacement (fig. II)... Ailleurs s'ouvre une arche rocheuse envahie par les arbustes, les plantes grimpantes et les ronces; un dragon énorme, au corps de serpent, surpris sans doute alors qu'il chauffait au soleil ses anneaux écailleux, s'est enroulé brusquement et a redressé son col terminé par une énigmatique tête de félin (fig. I)...

Dans son attention aux décors, aux ciels et aux lumières, à l'organisation spatiale de l'image, le dessinateur montre librement son talent et la vigueur de son art, en même temps qu'il confère aux lieux un exotisme merveilleux. Mais il est aussi très habile à faire apparaître le mystère inquiétant dont les dragons sont la manifestation, et en cela à donner un équivalent iconique des questions scientifiques que pose Scheuchzer (et toute la tradition savante) à propos de l'existence de ces

monstres. Les dragons possèdent toujours une référence reptilienne (marque de leur origine diabolique et tellurique à la fois); mais l'un est muni d'ailes articulées, telle une chauve-souris; un autre a deux pattes terminées par des serres d'oiseau, un troisième quatre; un autre exhibe une crête, comme un coq, mais n'a pas d'ailes et se déplace sur quatre pattes de plantigrade. L'un a des ailes empennées et colorées, l'autre une langue bifide et venimeuse, un troisième le corps étroit et poilu d'un belette avec une longue queue fourchue. Celui-ci rampe, celui-là marche, le troisième vole, le dernier se dresse sur sa queue pour bondir... Les dragons conjuguent les caractères de plusieurs espèces dans un même individu; ils constituent un cas particulièrement extraordinaire de *monstres*, poussant la mixité jusqu'à des extrêmes somptueux et effarants, comme une synthèse spectaculaire et à chaque fois unique de la chaîne des êtres¹². Car les dragons, produits d'une copulation aberrante, ne peuvent en principe pas se reproduire eux-mêmes. Dissimulant leur origine, rendue problématique malgré l'unité organique que chacun constitue dans la profusion de ses attributs, on comprend qu'ils fascinent l'esprit baroque. Certes, les auteurs cherchent à mieux connaître comment ils se nourrissent (ils mangent le suc de la terre), où ils vivent, s'ils soufflent ou non le feu, si leur salive est empoisonnée, leur sang bouillant... Mais la principale question est bien celle de leur (re)production. Comment imaginer les fantasques amours dont ils sont le fruit? Comment ont pu se rencontrer l'ours et le lézard, le coq et la vipère, la belette et l'aigle? au fond de quelles cavernes? dans quelles nocturnes profondeurs? aux portes de quel enfer, dont leur souffle brûlant conserve la mémoire?

Voilà les énigmes que les récits rappellent et que les gravures exposent, au-delà de la surprise et de la peur, au-delà même d'un probable humour auquel une certaine lecture des images peut être sensible. Tout un monde de croyance et de connaissance y est engagé. On comprend que les auteurs ne soient jamais rassasiés d'anecdotes, et que dans cet univers où chaque occurrence signale un scandale, les témoignages ajoutent toujours une preuve supplémentaire de la diversité et de l'imprévisibilité de la nature.

¹² Scheuchzer demeure dans une prudente réserve sur la question de la classification: on peut considérer les dragons soit comme un genre d'êtres animés (*animantium genus*), soit comme des monstres de serpents. Sur la question des merveilles et des monstres, on renvoie aux travaux de Jean Céard, et notamment à son livre *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle en France*, Genève, Droz, 1977. La première partie du livre de Marie-Hélène Huet, quoique portant sur une question spécifique, contient des indications précieuses: voir *Monstruous Imagination*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 1993.

NAISSANCE D'UN ETHNOGRAPHE

Cependant Scheuchzer lui-même, je l'ai dit, et Altmann plus encore, sont les derniers représentants d'un univers de savoir en train de disparaître. Avant le milieu du siècle, les dragons se seront évanouis dans l'ombre de leurs cavernes pendant que la science qui questionnait leur existence traverse une profonde mutation. L'histoire naturelle, avec Buffon, a désormais défini l'ordre et la permanence des espèces animales. On sait qu'un individu reproduit les caractères de ses géniteurs, et qu'aucun ne peut assembler les traits de plusieurs espèces. Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, on trouve une entrée « Dragons », avec la définition suivante: « Animal fabuleux que l'on s'est représenté avec des ailes et des pieds ». L'article décrit des croyances, des représentations, séparant avec soin les discours et les réalités et excluant qu'une signification puisse être cachée dans les choses ou les êtres. « Dragon » devient un nom donné abusivement à des phénomènes naturels, quoique inhabituels. C'est déclarer, en somme, que tout ce qui n'est pas rationnel n'est pas réel, et repousser les phénomènes particuliers ou inexplicables du côté de la fantaisie. Position que la raison raisonnante des Lumières pouvait approuver, mais qui reste stérile si elle n'est pas accompagnée d'une interrogation sérieuse portant sur ce *fabuleux* que mentionne la définition de l'*Encyclopédie*.

Bien qu'aucune « description historique des dragons » ne puisse plus désormais être écrite, les gens – et particulièrement les gens du peuple – continueront encore longtemps de raconter des histoires de dragons et d'autres merveilles entrevues. Pourquoi ces histoires? D'où viennent-elles? A quoi servent-elles? Je voudrais montrer, à travers un exemple pris chez un autre explorateur du monde alpin, qu'une « science des dragons » (une science portant sur les merveilles et le merveilleux) pourra se constituer en passant, cette fois-ci, de l'*historia* à la *fabula*, c'est-à-dire en s'installant pleinement dans les territoires de l'imaginaire.

Dans le premier volume de ses *Voyages dans les Alpes*, publié en 1779, le savant genevois Horace-Bénédict de Saussure raconte l'anecdote suivante¹³. Lors d'un de ses voyages dans la vallée de l'Arve, il eut une discussion avec un jeune berger, au cours de laquelle il fut question du monde merveilleux des fées. Il y en avait eu autrefois dans le pays, expliqua le jeune homme. Elles avaient laissé de nombreuses traces de leur séjour: elles avaient ainsi taillé des pierres en forme d'escargots, ou

¹³ Les *Voyages dans les Alpes* furent publiés en 4 vol., de 1779 à 1796, à Neuchâtel puis à Genève. Le récit dont je parle se trouve au vol. I, chap. IV, p. 384s. La manchette porte « Caverne de Balme ».

de serpents, et même d'animaux extraordinaires. Saussure est immédiatement persuadé que le jeune homme (et la tradition montagnarde) veut parler des pétrifications qu'on trouve assez abondamment dans cette vallée. «Je fus charmé que notre dispute nous eût menés là», conclut-il en donnant aux pierres féeriques leurs noms savants, ammonites, turbinites, orthocératites... Mais les fées, elles, n'en sont pas restées là, lui dit encore le berger; elles ont creusé dans la montagne une vaste caverne avec des chambres, des colonnes, des ornements merveilleux. Le jeune paysan, qui n'en sait pas plus, oriente Saussure vers un homme très âgé, seul survivant d'un groupe qui avait autrefois visité la grotte. La caverne, explique à son tour le vieil homme, est formée par une longue galerie qui se divise en deux couloirs, et dans laquelle est creusé un puits de six cents pieds. Souvent des hommes avaient tenté d'explorer ce puits parce qu'un trésor y était caché; mais alors «un bouc noir s'élevait du fond de l'abîme, leur mordait les jambes et les contraignait à se faire bien vite remonter.» L'expédition à laquelle avait participé le vieillard était composée de douze hommes. Bénis par le curé du village et munis de cierges et de reliques, les hommes avaient pénétré dans la caverne et l'un d'eux était descendu dans le puits, sans trouver le trésor ni être mordu par le bouc. Le vieux paysan se souvenait d'une salle profonde, spacieuse, dont les parois brillaient comme des diamants; il avait vu sur le mur un violon sculpté et coloré.

«Ce bon vieillard me fit tout ce récit avec tant de simplicité et une si grande apparence de bonne foi», ajoute Saussure, qu'il «m'apparut comme une seconde Sibylle». L'ironie, pleine d'aimable sollicitude, ennoblit la parole du paysan d'une référence significative: à travers le récit et les croyances «touchantes» dont il témoigne, Saussure nous montre, *in vivo*, le déploiement de ce qu'on appellera plus tard une mythologie populaire¹⁴. Quand bien même ils sont transmis par un paysan illettré, de tels récits n'en ont pas moins leur raison d'être et leur beauté. Reste à en décrire la genèse, ce que va faire le savant après avoir visité lui-même la grotte, muni lui aussi de cierges, plus faciles à trouver que des torches dans ce pays catholique. Il mesure la profondeur, la hauteur, la température, sonde le puits (au fond duquel se trouvent des os de chamois...), observe le passage des eaux, étudie la composition de la roche. L'explication des croyances populaires surgit là, grâce aux connaissances géologiques et chimiques du savant: c'est le lent écoulement de l'eau sur les parois calcaires qui a formé des «cristallisations» épaisses et parfaitement blanches:

¹⁴ Il serait évidemment intéressant d'interroger la référence au Chant VI de l'*Enéide*, dans lequel apparaît la Sibylle chargée de conduire Enée dans le monde souterrain. Saussure se représente lui-même, ironiquement mais symboliquement, comme un nouvel Enée, voyageur parti pour découvrir et fonder un nouveau royaume de la connaissance...

Les lames brillantes dont ils [les murs] sont composés, réfléchissant de toute part la lumière de nos cierges, peuvent dans une description poétique donner l'idée de murs incrustés de diamants.

Saussure distingue avec soin deux étapes dans le procès de compréhension scientifique. La première (dans l'ordre logique) est consacrée au monde physique, dont les propriétés sont analysées au moyen d'instruments et de modèles adéquats (la perception humaine n'est plus considérée comme un instrument suffisant ni fiable). La seconde prend pour objet les discours des humains, dont les rapports avec le monde physique sont de nature diverse. Ainsi, Saussure ne considère pas les récits du jeune berger et du vieux paysan comme dénués de signification; ils ne sont pas «erreurs et superstitions», comme les appellerait un rationalisme simpliste; ils sont des interprétations du monde, des «descriptions poétiques», dit Saussure, qui reconfigurent l'expérience humaine en l'inscrivant dans des représentations typiques. Un pas encore, et ces représentations deviendront pour un nouveau savoir une voie d'accès vers le monde social. On comprendra qu'elles engagent des identités, possèdent une histoire, distinguent des territoires mentaux. L'étude folklorique sera née, destinée à constituer d'abord chez les romantiques allemands, un domaine de la littérature, puis, à la fin du XIX^e siècle une branche de l'ethnographie.

L'attitude de Saussure est remarquable par la capacité d'écoute qu'il manifeste et qu'il prolonge, au-delà du seul enregistrement du récit, dans une interprétation à plusieurs niveaux, pour laquelle il utilise des savoirs différenciés. On constate clairement le renouvellement «épistémique», par comparaison avec le mode de connaissance que nous avons vu à l'œuvre chez Scheuchzer.

Cette attitude est constante dans les *Voyages dans les Alpes*. D'une part, il est évident que l'observation expérimentale et l'analyse ont remplacé le savoir «holiste» de la Renaissance et la collection de curiosités¹⁵. La montagne apparaît comme un gigantesque laboratoire où le temps et les conditions naturelles ont effectué des expériences à la dimension de la Terre; le savant peut non seulement expliquer les transformations induites, mais les reproduire dans son propre laboratoire. Un paragraphe du volume III, intitulé «Hydrophanes de Mulinet», qui expose la résolution d'une énigme naturelle, est particulièrement intéressant pour notre propos¹⁶. Longtemps tenues pour des phénomènes exceptionnels, et rapprochées des cristaux «imagés» de

¹⁵ Saussure, qui a lu Scheuchzer, le dit à sa manière poliment ironique: sur la route du Gothard, il remarque que les couches rocheuses sont «si évidentes qu'elles frappèrent Scheuchzer, qui sûrement n'était pas prévenu par un esprit de système.» (Vol. IV, paragraphe 1874, p. 56; je souligne.)

¹⁶ *Ibid.*, vol. III, chap. XII, paragraphe 1307.

Scheuchzer et de Kircher, les hydrophanes, ces pierres opaques, une fois plongées dans l'eau laissaient apparaître des configurations où l'on croyait reconnaître des figures: d'où les noms d'*oculus mundi* (œil du monde) ou d'*agathes herborisées* qu'on leur avait donnés. L'analyse minéralogique, explique Saussure, montre que ces roches sont criblées de pores et de petits trous qui, remplis d'eau, laissent passer la lumière, à l'exception des veines et des taches noires dont elles sont parsemées. Mais l'explication scientifique, pour Saussure, ne réduit pas le phénomène à sa seule réalité physique; elle s'attache aussi à faire apparaître la pertinence particulière des dénominations anciennes, «poétiques» comme l'étaient les descriptions de la caverne de Balme.

Ce souci ethnologique, d'autre part, est fréquemment exprimé pour lui-même dans les *Voyages*. Un des moments les plus frappants est le chapitre du volume II intitulé «Mœurs des habitants de Chamonix» («mes bons amis de Chamonix», écrit Saussure). Paysans, chercheurs de cristaux, guides, chasseurs de chamois¹⁷, familles, vie quotidienne, croyances: les types et les rubriques d'une ethnologie de la vie rurale en haute montagne sont remarquablement observés, loin de l'idéalisation trompeuse qui caractérise toujours la description des populations alpines dans les voyages en Suisse de la même époque. Voici l'histoire de la femme de Chamonix qui avait perdu son père, son mari et ses frères dans une épidémie. Elle n'était pas révoltée ni mélancolique; au contraire, elle semblait résignée et digne. Cependant, expliquait-elle avec insistance, elle ne parvenait pas à comprendre que les disparus ne lui fassent pas signe, ne cherchent pas à entrer en contact avec elle. Elle le leur reprochait vivement...

Ce singulier mélange de raison et de superstition, ajoute Saussure, avait quelque chose de très extraordinaire, dans le genre antique, ou plutôt dans celui de Shakespeare; et sa situation, sa solitude, cette espèce de délire d'une âme égarée par la douleur, me firent une impression qui ne s'effacera jamais de mon souvenir¹⁸.

A nouveau, la référence mythologique et littéraire contribue à faire comprendre une croyance, et donne un statut culturel à l'irrationnel et à l'émotion.

LES GROTTES DE SAINT-BÉAT

Cette capacité d'établir un double niveau de compréhension, qui prend la relève du monde «total» et indéfiniment ramifié construit par

¹⁷ Leur bizarre et dangereux métier leur donne un air farouche; on les croit sorciers, explique Saussure, et qu'«ils ont commerce avec le diable».

¹⁸ *Ibid.*, vol. II, chap. XXII, p. 165s.

le savoir ancien, n'est pas réservée au seul savant, puisqu'on en trouve un équivalent dans l'œuvre du peintre Caspar Wolf, contemporain de Saussure. Wolf était appelé parfois – dans un jeu de mot impossible à traduire – «Höhlenwolf»¹⁹, tant il aimait à peindre les grottes, y compris celles où avaient séjourné des dragons. Une de ses toiles représente la «Drachenhöhle», la caverne du dragon, près de Stans. La perspective est construite depuis l'intérieur de la grotte; on voit le peintre assis sur un pliant sur le côté gauche, devant l'entrée, en train de dessiner le vaste paysage qui se déploie en face de lui (et devant nos yeux qui regardent le tableau, comme si nous étions en effet dans la grotte...). Nulle inquiétude ici à l'idée de la bête qu'on pourrait évoquer, mais au contraire un bonheur de la vue, de la lumière d'été, du grand spectacle de la montagne, comme si le dragon n'était même pas un souvenir, pas plus qu'un lieu-dit. Mais cet oubli du passé, des stratifications du temps, est-ce véritablement l'idée du peintre?

Une autre caverne de dragon est présente dans une autre toile, appelée «La Grotte de Saint-Béat au-dessus du lac de Thoune, avec une société de voyageurs», qui date probablement de 1776²⁰. La grotte a plusieurs entrées, et le tableau en représente deux. La première, sur la droite, est une sorte d'esplanade sur laquelle des voyageurs élégants s'installent pour un pique-nique: un domestique fait du feu, des enfants jouent, une dame portant ombrelle se tient debout sous la voûte de l'entrée. Sur la gauche, dans l'éloignement indiqué par la perspective, on voit l'entrée ouest de la grotte, plus étroite, avec un lierre qui se tord en grimpant le long de la paroi. Le peintre est là, en train de dessiner, assis sur un bloc de pierre qui est un vestige d'une chapelle construite autrefois sur cet emplacement, là où vivait, disait-on, un dragon terrible que Saint Béat avait chassé... Notre attention est attirée par l'ouverture sombre de la caverne, porte noire d'un monde infernal, mais comme superficiellement et brièvement, parce que toute la toile est construite pour exalter la magnificence et la clarté d'un après-midi d'été. Les voyageurs des Lumières savent-ils qu'autrefois un dragon se chauffait à cette chaleur? Rient-ils de ces superstitions? L'artiste, lui, certes n'en rit pas: il représente dans un même espace le monde disparu des dragons et de la foi, et le présent heureux et libre des voyageurs. Mais il s'est placé lui-même, si l'on peut dire, du côté du passé, des anciens récits – du côté du dragon...

¹⁹ Littéralement «le loup des cavernes».

²⁰ Je me permets de renvoyer à une autre étude, qui compare Wolf et Saussure et développe l'analyse de ce tableau. Voir «Science et sublime dans la découverte des Alpes», in *Les Géographies faiseurs de montagnes, Revue de géographie alpine*, 1994.

Reconceptualizing Nature, Science, and Aesthetics

Contribution à une nouvelle approche des
Lumières helvétiques

Proceedings of the Conference organized by the Center
for 17th & 18th Century Studies
(University of California, Los Angeles –
William Andrews Clark Memorial Library)
February 27 - March 2, 1997

Edited by

Patrick Coleman
Anne Hofmann, Simone Zurbuchen

SLATKINE
GENÈVE

Diffusion France: HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR, Paris
1998